

En matière religieuse ou sociale les peuples dominés par des besoins impérieux tels que la faim ne se contentent pas éternellement d'espérances et récompenses futures et dans la direction politique ou sociale de promesses fallacieuses qui n'aboutissent jamais. Il faut surveiller les causes qui déterminent le doute ou la tiédeur dans les principes de foi, employer les remèdes, *quels qu'ils soient*, pour ramener les brebis égarées ; la puissance civilisatrice de la religion est à ce prix. Ce n'est pas des croyants seulement qu'il faut s'occuper mais de ceux surtout qui pourraient faiblir dans leurs devoirs et c'est à cet effet que je crois utile de s'occuper non seulement des besoins de leur âme, mais de ceux qu'ils éprouvent par les luttes de la vie matérielle, il faut de l'idéal mais pas trop ; l'ancien continent en est le plus bel exemple ; le jour où la démocratie a senti le besoin de se diriger elle-même il était trop tard pour brider l'émancipation qui s'étendit malheureusement sur une foule de libertés aussi abusives aussi excessives que contraires à la morale chrétienne.

Quant au développement de la pitié, de la sensibilité devant la misère, ce n'est pas une faculté purement louable pour ceux qui possèdent, dont ils peuvent user *ad libitum*, c'est un devoir prescrit par l'évangile, confirmé par les plus remarquables docteurs de l'Eglise : les Bossuet, les Bourdaloue, les Massillon, les Monsabré et c'est de plus une manifestation de la civilisation que de pratiquer la charité non comme un devoir qu'on s'impose, mais comme un bonheur qu'on cache jalousement au fond de son cœur avec cette joie discrète d'amener un sourire entre deux larmes.

Cela me rappelle un drame dû à l'abandon et à la misère dont je fus involontairement témoin mais, hélas ! trop tard pour pouvoir le prévenir. Ce drame justifie ma thèse sur l'application de la charité et les nobles paroles du R. P. Lacordaire.

C'était la veille de Noël. Dans une mansarde, sur un lit de paille, un enfant maigre et décharné, les yeux caves, le teint blême par la souffrance était étendu dans l'attitude raidie d'un cadavre, le clignotement de ses paupières et de temps à autre une plainte faible comme un souffle maintenaient l'illusion de cette existence condamnée. Le père après avoir perdu sa femme était là, seul, assis à côté de ce grabat sur l'unique chaise que la misère lui avait laissée, le coude appuyé sur son genou pour supporter sa tête brisée par plusieurs nuits d'insomnie, dans cette attitude de l'observation, l'œil fixe injecté de sang, les traits émaciés par l'anxiété, les privations et la fatigue, les rides accentuées par la trace des larmes, la respiration oppressée par son cœur ému qui la veille n'avait trouvé comme seule consolation pour son enfant, privé de pain comme lui-même, que cette phrase irrésolue : "sois patient, mon petit, demain c'est Noël, les anges t'apporteront un beau polichinelle." Tout-à-coup l'enfant dans un accès de fièvre se dresse en s'arc-boutant sur ses deux bras amaigris et s'écrie d'une voix entrecoupée de sanglots : "Oh ! père, c'est aujourd'hui Noël, les anges ne sont pas venus et je n'ai pas mon beau polichinelle." Le père tiré de sa contemplation muette par ce cri désolé éprouve une commotion violente, se prend la tête à deux mains, se retourne fouillant d'un regard désespéré cette petite chambre qui ne respirait que le vide de la misère et les affres de la mort, tournoie sur lui-même, dégringole comme un fou les six étages qui le séparaient de la rue, fond sur l'étalage d'un bazar qui regorgeait de jouets multicolores, prend au hasard le plus apparent des polichinelles, s'enfuit, remonte haletant ses étages jusqu'à son triste refuge, bondit dans le pauvre taudis le polichinelle à la main... l'enfant fait un soubresaut, pousse un cri de joie étend les bras et retombe sur sa froide couche : il était mort entre deux sourires, celui de son père qui inconscient de son vol avait été emporté par son cœur et celui de sa joie d'enfant qui avait vu son rêve accompli avant de monter au ciel. On frappa : c'était la police qui venait arrêter ce malheureux.

La conclusion à tirer de ces épisodes touchants, qui se multiplient par les difficultés que la pauvreté rencontre au fur et à mesure des inventions qui suppli-

ment les bras, est toute indiquée. Devant les annales des drames et des crimes dus à la misère, ne nous sentons-nous pas pénétrés d'épouvante et de regrets pitoyables ? pourrez-vous me reprocher, au lieu de vous écrire un conte de Noël, dans un décor prestigieux, féérique, tapissé de soie, de velours, de satin, de tapis, de tentures d'un luxe oriental, pour mieux encadrer une héritière trop petite pour en concevoir la vanité, pourrez-vous m'en vouloir à l'approche de ces jours heureux de la Noël et du jour de l'An, d'être l'interprète auprès de vous de ces milliers de pauvres familles qui, loin de pouvoir espérer des douceurs, n'ont même pas une couverture et des vêtements décents pour se préserver des rigueurs de l'hiver.

Chaque année je vois avec une profonde satisfaction les résultats des œuvres bienfaisantes de la Société Saint Vincent de Paul et d'autres, les étrennes de notre principal journal français, en faveur de ces petits malheureux, mais ce que je voudrais voir plus souvent ce sont les initiatives individuelles se joignant à nos prêtres qui vont porter des secours aux malades, aux infirmes et aux indigents ; c'est à nos dames aussi généreuses que charitables que je m'adresse particulièrement en les suppliant de ne pas se borner uniquement à donner leur protection morale et pécuniaire aux bonnes œuvres mais à se rendre compte par elles-mêmes du degré de la pauvreté et de la répartition intelligente des libéralités qu'elles sont disposées à faire, c'est peut-être beaucoup de dévouement que je sollicite d'elles, mais la femme est bien plus sensible que l'homme pour apprécier les privations d'une mère entourée de ses enfants et je suis convaincu qu'une première tournée faite dans la circonscription de leur paroisse établirait à leurs yeux l'utilité de ma prière si plusieurs d'entre elles n'ont pas déjà devancé mon intention.

Décembre 1898.

DE MARCHIE.

LES CONFIDENCES D'UNE VEILLEUSE

RÉCIT NOUVEAU

Pendant l'auguste nuit de Noël, à l'heure où toutes les constellations du soir semblent s'éclipser pour céder la première place à leur reine, l'Etoile de Bethléem, une religieuse hospitalière est assise près d'un berceau.

Dans la chambre remplie de ténèbres, une veilleuse, à globe rose, jette une lumière incertaine qui nous permet d'entrevoir la jeune sœur, égrenant d'une main son rosaire, de l'autre balançant légèrement le panier de jonc pour endormir les souffrances du petit être qui y vagit.

Par moments, elle considère avec attendrissement ce bébé qui lui est inconnu, pourtant : à la voir ainsi, calme et recueillie, on se représente Marie priant près de la crèche de son Nouveau-Né.

Le bruit produit par la flamme de la veilleuse effleurant l'huile, interrompt la méditation de la bonne sœur et lui fait lever les yeux. Mais presque au même instant, le pétilllement cesse et une voix, un son doux comme un murmure, va frapper son oreille.

Etonnée, elle écoute, en retenant sa respiration.

— Tu ne sais pas, continue la voix, tu ne peux savoir : fille de la Sainte Obéissance, à l'appel de ta Supérieure, tu es allée, sans mot dire, t'asseoir près de cette couche infantine. Et moi, pour te faire oublier tes fatigues, pour te distraire de cette longue veille, je veux t'apporter ce dont j'ai été témoin pendant ma carrière éphémère qui va se terminer bientôt...

" Dans la pièce où j'ai été placée d'abord, une femme gisait sur un lit, la figure contractée par la douleur portée jusqu'à son paroxysme, son regard déjà voilé se fixait avec angoisse sur ce même berceau. Plusieurs de tes compagnes l'entouraient et semblaient suspendues aux lèvres d'un grand vieillard, debout près de la malade.

" J'avais à peine répandu dans la faible clarté, que j'entendis un soupir et un léger cri. Aussitôt, le médecin se pencha sur la couchette de la malheureuse ; ce mouvement n'eut que la durée d'un éclair ; se

tournant vers les sœurs, et, leur désignant le berceau puis le ciel, il laissa échapper ces mots d'une voix entrecoupée :

" L'enfant a emporté la vie de celle qui lui a donné le jour ! "

" Ainsi, ce petit orphelin arrive, en cette nuit solennelle, comme un nouveau Messie... Moins heureux que son divin Maître, il n'a pas de mère pour le réchauffer sur son cœur. Que deviendra-t-il, sans cet ange tutélaire, si vous ne le remplacez auprès de lui ?

" Recevez-le donc comme votre cadeau de Noël : ajoutez un fleuron à la couronne que Dieu vous prépare : élevez cet enfant, faites de lui un chrétien fervent, un homme de bien, un citoyen modèle.

" Moi, j'ai accompli ma tâche : j'ai éclairé de ma lueur tremblotante deux scènes du plus pathétique intérêt : le dernier soupir d'une mère, le premier regard de son fils. A vous de vous bien acquitter de la tâche qui vous incombe et Jésus vous bénira."

Les rayons d'un beau soleil d'hiver entrèrent à flots dans la chambre, entourant comme d'un nimbe la tête du bébé endormi. Alors la veilleuse vacilla, sa flamme se tordit, s'affaissa dans l'huile et s'éteignit dans un dernier pétilllement.

MARIE AYMONG.

JÉSUS - NOËL !

Mère m'a dit : " Dors pour petit Noël,
" Ferme tes yeux et ne sois pas méchante
" Car, cette nuit, Il descendra du Ciel
" Pour te bénir de sa main caressante ;
" Dors pour petit Noël ! "

Et Berthe a dit, ce soir dans sa prière :
" Petit Noël, souviens-toi de moi ! "
Puis j'ai placé mon bras sur la bergère...
Souviens-toi bien !... Je te l'ai dit pourquoi
Ce soir dans ma prière.

Jésus-Noël, ne vas pas te fâcher,
Sois bien gentil ;... je connais ta cachette
Là-bas... là bas, tout en haut du clocher.
Mère l'a dit, emplis bien ma chaussette ;
Ne vas pas te fâcher !

Et puis, tu sais, si tu veux que je t'aime,
Frère voudrait, tout comme l'an dernier,
Des chocolats, des bonbons à la crème ;
Frère t'attend, comble bien son soulier
Si tu veux que je t'aime.

Jésus-Noël, passe voir ami Jean
Car, tu le sais, sa mère est si malade...
Ici, ce soir, il disait à maman :
" Envoyez-le, nous ferons la charade ! "...
Passe voir ami Jean.

Aux malheureux porte aussi tes étrennes ;
Ecoute-les, apporte-leur du pain.
Je vais prier pour que tu t'en souviennes,
Aux pauvres vieux qui sont dans le chagrin
Porte aussi les étrennes.

Il est minuit, mère, j'ai bien sommeil,
J'irai demain voir Jésus dans sa crèche.
Je voudrais bien l'entendre à mon réveil ;
Et puis, on dit que sa voix est si fraîche...
Mère j'ai bien sommeil !

Sur les hauteurs les bergers sont ensemble,
Ils vont encore chanter petit Jésus ;
Et sous leurs voix au loin la terre tremble :
" Noël ! Noël ! Ne nous délaisse plus."
Les bergers sont ensemble.

Petite mère, encore un doux baiser !...
Là !... C'est bien tout !... J'entends chanter tes anges...
Je vais dormir... Je ne peux plus causer...
In excelsis ! répètent les archanges...
Encore un doux baiser !...

J. R. Legault

Il en est des destinées comme des aurores : les unes s'élèvent rayonnantes de mille lueurs, les autres noyées dans de sombres nuages. — E. SOUVESTRE.